

Décoration du temple de Crans

Autor(en): **Bouvier, J.-B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **13 (1940)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-121262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



La révélation.

Jean van Berchem.

DÉCORATION DU TEMPLE DE GRANS

Que la routine a d'empire sur les hommes ! En critique d'art, de vieilles habitudes tiennent prisonnières ces forces qui n'intéressent pourtant l'art, qui ne touchent à lui, que lorsqu'elles sont libres, novatrices, inventives : la sensibilité, l'imagination.

De nos jours, je veux dire depuis vingt ans, plusieurs artistes, quelques pasteurs agissants, des paroisses entières ont surmonté cette traditionnelle crainte protestante de l'artifice que le personnage de Louise, dans le « Presbytère » de Rodolphe Töpffer, il y a cent ans, représentait encore si bien. Vous vous rappelez que Louise redoutait toute sensation, toute émotion vive, comme susceptible d'altérer son jugement moral. Elle évoquait avec une précision effrayée les dangers de l'existence citadine, le péril de la toilette, les menaces du monde, les pièges de la société. Sensible à sa manière, pourtant, elle redevenait artiste, lorsqu'elle se promenait dans la campagne. Alors elle retraçait avec beaucoup de charme le cours du « ruisseau caché », symbole de sa gracieuse et timide existence. Cette persuasion où nous fûmes longtemps que seule la nature, entendez la campagne, est sans mensonge, qu'il faudrait maintenir les sentiments aussi dans un « naturel » d'une sincérité difficile, n'est pas incompatible absolument avec l'art. Mais elle le rétrécit. Si vous avez à représenter des personnages engagés dans une action

surnaturelle, Dieu créant le monde, le Christ en croix, ou la surprise d'un miracle, inscrite aux traits, en l'attitude bouleversée d'un disciple, il ne vous suffira point, sans doute, d'être bon ami des arbres, des ruisseaux et des douceurs du coin de la cheminée !

Une critique d'art qui resterait soumise, fût-ce inconsciemment, par l'effet d'anciennes habitudes acquises, à cette timidité-là ne pourrait atteindre à l'essentiel, en ce temps nôtre que j'évoque, où beaucoup des ouvrages artistes les plus beaux, les plus fortement construits, les plus affirmatifs, sont dans nos églises.

Vous voyez que j'oppose la réalité de ces ouvrages, qui existent, et la réalité de leur inspiration à l'effet routinier des « cultures » et des « traditions » livresques.

Autre exemple. Tel critique modernisant pourra se plaire à suivre l'école post-cubiste, celle qui cérébralise et multiplie à ce point les sensations, qu'il n'y a plus assez de tons, de plans et de lignes pour les traduire. La notion même de la foi lui est étrangère. Il ne verra point que le suprême conflit d'idées qui divise notre époque est entre ceux qui croient et ceux qui cultivent leurs appétits ou leur moi, entre l'art qui affirme et l'art qui décompose.

J'en connais encore qui vous réciteront d'après Versailles et Boileau le code parfait d'un art de bon

ton, de belles manières et de beau langage, où la foi est un décor. Offrez-leur la meilleure exposition d'art sacré, l'église la plus grave ; ils ne les verront point, mais ils en parleront ; ils vous débiteront tout à côté l'« Art poétique » en lourdes proses à la Vaugelas.

Certains se souviendront juste assez de Zola pour tirer parti des fièvres du tempérament, du trouble militant des passions ; la mémoire littéraire leur suggère qu'on est artiste dans la mesure où l'on est incroyant. A cette date pourtant, Paul Verlaine converti écrivait les merveilleux sonnets chrétiens de « Sagesse ».



Je me mets à l'école des besoins de l'âme et des faits. Voici une histoire vraie, exemple entre cent des incidences curieuses, des nouveaux traits de mœurs qu'apporte avec elle notre « renaissance de l'art sacré ». La paroisse vaudoise et protestante de Crans-près-Céligny a vu grandir au château proche de son temple, à l'ancienne mode, M. Jean van Berchem. Il y a quelques années, elle s'avisa qu'il était devenu peintre ; qu'il avait orné avec talent le baptistère de la nouvelle église Saint-Pierre à Fribourg d'une figure délicate de Jean-Baptiste, dans un décor de ciels fleuris, de fines images symboliques et d'anges agenouillés. Sans s'arrêter aux longues absences que le jeune artiste, aujourd'hui, fait à Paris, ni au fait de la conversion au catholicisme qui l'a touché naguère, la paroisse natale lui demanda de décorer ce temple.

En deux saisons, le peintre a terminé son ouvrage. J'ai vu son commencement, parcouru son atelier dans les dépendances du château de Crans, l'été 1936. L'année suivante, comme il ne lui restait plus que quelques champs décoratifs à couvrir, je m'avançai un matin d'août sur cette terrasse ceinte de murs, ombragée de quelques arbres, de part et d'autre de l'église, telle qu'on l'aperçoit de la route de Lausanne, élevant dans un ciel pur qui tremble son petit beffroi peint de brun rouge, coiffé d'une courte aiguille de zinc. De ce rustique belvédère, on voit au delà des bosquets de la grève, sous la tour jumelle des Vergys, le lac, bleu de gentiane, sous le soleil et sous la bise, clair comme un aveuglant miroir par les temps voilés, gris comme un fjord dans les brumes de l'hiver.



Sous le porche campagnard, doucement classique, une porte ogivale neuve paraît avertir la foule, tout en l'invitant, de quelque innovation décente. Il y a plus que cela, car le peintre et verrier du château dépassa sans peine l'architecte du temple. J'entrai dans la nef, couverte tout entière d'un brun rosé clair, joli. Une fenêtre ancienne qu'on a rouverte au fond du chœur, ornée par van Berchem d'un petit vitrail, rayonne doucement un rose de laque carminée, un bleu de gangue d'opale, un or de moisson mûre, un vert de jouet peint. Vous devinez une manière aristocrate et populaire, raffinée, mais naïve. Sous le nimbe orange d'une colombe renversée, trois cartouches étagent : Jésus et les disciples au



Plafond du temple.

bord d'un champ de blé **(La moisson est grande mais il y a peu d'ouvriers) ;**

les mêmes près d'une vigne **(Je suis le cep, vous êtes les sarments) ;**

et troisièmement, Jésus en gloire, auréolé, rouge et rose, sur une eau où vogue une nacelle **(Vous serez pêcheurs d'hommes) ;**

Ce sont illustrations de paraboles et scènes de l'Évangile, fraîchement rhabillées au mode de la vie locale : labourer, vendanger, pêcher. Van Berchem a voulu édifier et réjouir, plutôt qu'enseigner lourdement par des inventions littérales.

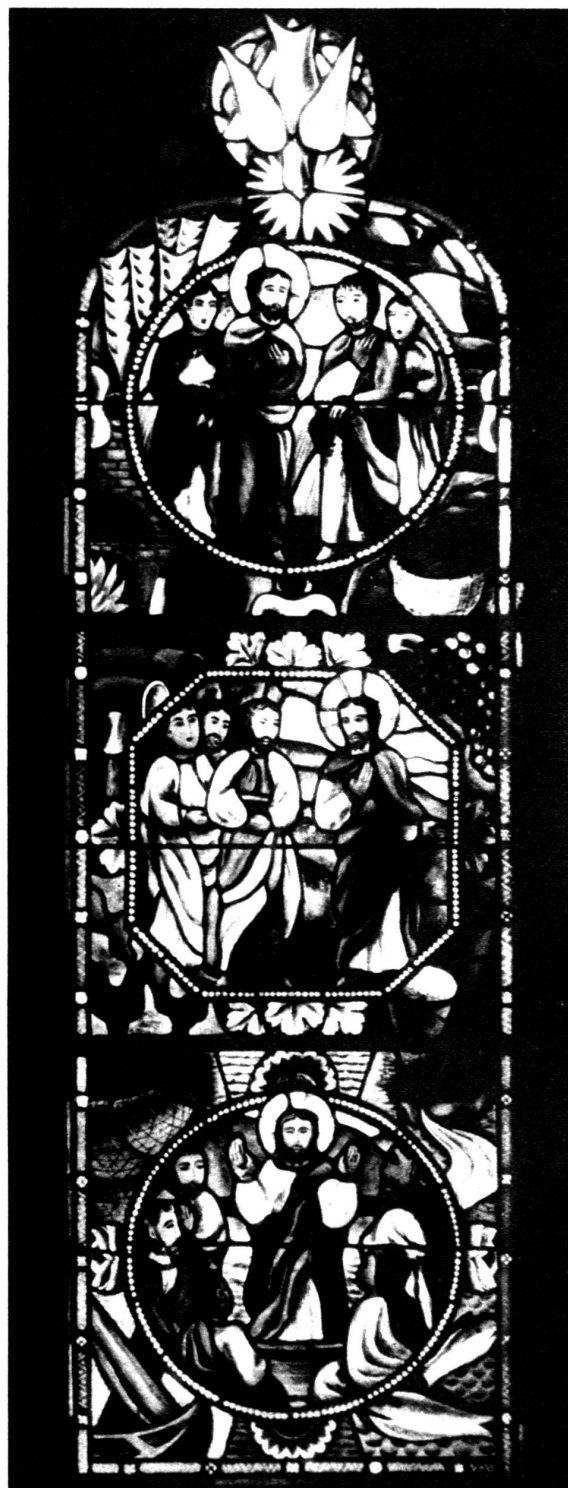
Quel soin genevois pourvut à tendrement finir l'originale liberté de ces images ! Que d'élégants symboles, que de jolies scènes composées entourent, pour les encadrer, souligner et parfaire, les cartouches : voici l'épi, le pain, le pampre et la grappe de la Cène ; voici la cave d'ombre où les tonneaux s'alignent ; voici le lac aux eaux de lumière, ses poissons comme pour des enfants, ses filets, ses voiliers ! « Si ton œil est en bon état, est-il écrit, tout ton corps sera éclairé ; mais si ton œil est en mauvais état, tout ton corps sera dans les ténèbres (Matthieu, VI, 22).

Ce clair vitrail, me disais-je, est l'œil de cette lumineuse église !

Aux murs latéraux, des trophées répètent en plus vaste, peints de teintes plates, brillantes et fines, situés en des losanges mi-partis bruns et roses, les symboles développés en surface du Lys, de la Grappe et de l'Epi ; l'ample image de l'Épée, auprès du Livre et de la Colombe. Et de hauts rinceaux de pampre, régulièrement galbés en géométrie, de loin, les soulignent aux soubassements, en gris bleu, noir et blanc.

Trente-cinq caissons, encadrés de bois au naturel, invention de remarquable abondance, composent un plafond à l'ensemble. Ici, l'imagination coloriste d'un auteur, qui aime la nature, mais le style aussi et la fantaisie, répète et multiplie, en dimensions trop menues pour l'architecture, toujours fines, originales et brillantes, les trouvailles du coquillage versant la source de vie ; de l'étoile de mer sur de l'or, merveille de la création ; de la grappe mauve et bleue ; du pampre en un médaillon noir ; de la rose, humble et royale ; du lys pur ; du paon qui rouit, symbole de la résurrection ; de l'étoile glorieuse ; de l'arche de l'alliance et de la colombe qui vole.

Beaucoup d'art, d'invention et d'amour, vraiment, caractérisent ici l'ouvrage frémissant et précieux d'un libre disciple de Severini. J.-B. Bouvier.



Jean van Berchem.

Vitrail : La vocation des apôtres. Temple de Crans.